La tribune de...

Marc Maison

Antiquaire à Saint-Ouen (93)

Revenons à une biennale des Antiquaires tous les deux ans !

Déçu par le peu de retombées de l'édition 2018, Marc Maison propose à ses confrères de redéfinir les objectifs de la manifestation.

Depuis une trentaine d'années, je suis spécialisé dans le domaine des éléments anciens d'architecture intérieure et extérieure. Et, depuis vingt ans, je suis également expert en meubles et objets d'art datant de la seconde moitié du XIXe siècle, et particulièrement ceux qui ont été présentés dans les Expositions universelles. J'ai participé à la biennale des Antiquaires pour la première fois en 2012. Ce salon était la consécration de notre profession. Il permettait d'être connu du grand public et des meilleurs clients, et d'être reconnu par les professionnels et les institutions. J'y suis retourné cette année avec deux œuvres exceptionnelles : une pièce de boiseries chinoisante provenant de la villa des Cèdres à Saint-Jean-Cap-Ferrat, ce qui m'a permis de remporter le prix du plus beau décor. Le second chef-d'œuvre est une redécouverte majeure : une grande bibliothèque réalisée sous Napoléon III et dotée de toutes les techniques virtuoses, et qui avait obtenu la médaille d'or de l'Exposition universelle de 1867. Malheureusement, cette édition n'a pas répondu à nos attentes : en effet, il y avait seulement 62 exposants, dont trop peu de galeries de niveau international. La surmédiatisation de l'exposition de la collection sur Napoléon de Pierre-Jean Chalençon était bien en dessous des attentes des visiteurs et sans commune mesure avec l'importance des œuvres des marchands. Par ailleurs, comparer cette présentation avec les expositions précédentes des collections Barbier-Mueller ou des prêts du musée de l'Ermitage est une offense pour ces deux derniers.

Vue du stand de la galerie Marc Maison à la biennale des Antiquaires 2018.

Dépasser les querelles de clans

Pourtant, le président du Syndicat national des antiquaires (SNA) et le Conseil d'administration s'accrochent à des chiffres de fréquentation en hausse (53 244 visiteurs, soit 60 % de plus qu'en 2017), mais qui, malheureusement, n'ont aucune conséquence tangible pour nous. Concernant les acheteurs, il n'y avait quasiment aucun grand décorateur, aucun grand client étranger, aucun collectionneur important. En conclusion, on peut parler d'une réussite totalement franco-française. Les antiquaires adhérents au SNA ont – par leur vote – choisi d'annualiser l'événement. Et comme un mal ne suffisait pas, ils ont aussi écarté la haute joaillerie. Nous avons voulu nous mettre à la page, celle de la mondialisation, et «imiter» d'autres salons annuels. C'est absurde ! Pour défendre le marché français, nous avons besoin d'être plus visionnaires, avec des objectifs précis. Aussi, j'en appelle à mes confrères pour réfléchir sur le fait que nous avons probablement fait une erreur avec l'annualisation. Il faut revenir à un salon tous les deux ans, ensemble, avec les professionnels de la haute joaillerie. Je veux faire la biennale des Antiquaires en 2020. Mon avis n'est pas passéiste, il est objectif et constructif. Il n'est pas trop tard pour relancer la dynamique en dépassant les querelles de clans et les préjugés. L'amour de notre métier et sa pérennité doivent à présent nous rassembler.

L'œil du collectionneur

Hassanein Hiridjee

PDG du groupe Axian, à Antananarivo (Madagascar)

«Poser les fondations d'un marché de l'art à Madagascar»

Depuis quand et comment soutenez-vous les artistes malgaches ?
J'ai commencé à m'intéresser à l'art contemporain il y a dix ans. Comme je suis très attaché à mon île natale, singulière par son histoire et sa culture aux multiples influences, j'ai décidé de soutenir les créateurs malgaches comme mécène et collectionneur pour leur permettre de gagner en visibilité à l'international. En 2014, j'ai créé la fondation H, reconnue d'utilité publique, puis, en 2017, j'ai lancé le prix Paritana, qui récompense un plasticien malgache émergent. Nous n'avons pas encore d'école d'art, ni de musée ou de galerie. Mais, avec ces outils, nous posons les fondations d'un marché de l'art à Madagascar.

Pourquoi êtes-vous mécène de l'exposition programmée jusqu'au 1er janvier au musée du quai Branly ?
La dernière exposition sur Madagascar en Europe remontait à 1946 ! Permettre la concrétisation de cette exposition représentait une belle opportunité pour le rayonnement de l'île, en donnant à voir autre chose que ses paysages et sa flore extraordinaires. Je suis fier d'avoir contribué directement à enrichir la collection présentée par le prêt de deux œuvres d'art issues de la collection de la fondation H : un textile de Madame Zo datant de 2017 et une installation de Temandrota, également créée en 2017.

Et ensuite ?
Nous avons d'autres projets avec le musée du quai Branly-Jacques Chirac, dont celui de web-visites permettant de visiter à distance l'exposition en y associant la population malgache – notamment les enfants et les étudiants issus de milieux ruraux défavorisés, sous l'égide de la fondation Telma, parce qu'ils n'ont aucun accès à l'art. Comme dit un proverbe malgache, «un grain de riz semé, cent récoltés» : je veux contribuer à la diffusion de notre patrimoine auprès de chaque Malgache, essentiel pour que nous puissions nous approprier notre identité et interroger notre compréhension du monde.